



Sciences pour la communication

Vol. 127

Comité scientifique

D. Apothéloz, Université de Lorraine
J.-P. Bronckart, Université de Genève
P. Chilton, Université de Lancaster
W. De Mulder, Université d'Anvers
J.-P. Desclés, Université Paris-Sorbonne
F.H. van Eemeren, Université d'Amsterdam
V. Escandell-Vidal, UNED, Madrid
F. Gadet, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense
J.-M. Marandin, CNRS et Université Paris-Diderot
F. Martineau, Université d'Ottawa
M. Milton Campos, Université de Montréal
J. Rouault, Université Stendhal (Grenoble 3)

Les ouvrages publiés dans cette collection ont été sélectionnés
par les soins du comité éditorial, après révision par les pairs.

Collection publiée sous la direction de
Marie-José Béguelin, Alain Berrendonner,
Didier Maillat et Louis de Saussure

Jean-Claude Anscombre & Laurence Rouanne
(éds.)

Histoires de dire 2

Petit glossaire des marqueurs formés sur
le verbe *dire*



PETER LANG

Bern • Berlin • Bruxelles • New York • Oxford

Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Nationalbibliothek »
« Die Deutsche Nationalbibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <http://dnb.d-nb.de>.

Publié avec le soutien de l'Université d'Oviedo, PAPI-18-PUENTE-1,
et de l'Université Complutense de Madrid.

Graphisme: Atelier 4b, Sandra Meyer

ISSN 0933-6079 • ISBN 978-3-0343-3751-9 (Print)
E-ISBN 978-3-0343-3951-3 (E-PDF) • E-ISBN 978-3-0343-3952-0 (EPUB)
E-ISBN 978-3-0343-3953-7 (MOBI) • DOI 10.3726/b16388

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2020
Wabernstrasse 40, CH-3007 Berne, Suisse
bern@peterlang.com, www.peterlang.com

Tous droits réservés.

Cette publication est protégée dans sa totalité par copyright.
Toute utilisation en dehors des strictes limites de la loi sur le copyright est interdite et punissable sans le consentement explicite de la maison d'édition.
Ceci s'applique en particulier pour les reproductions, traductions, microfilms, ainsi que le stockage et le traitement sous forme électronique.

Imprimé en Allemagne

Table des Matières

Liste des Contributeurs	7
<i>Jean-Claude Anscombe & Laurence Rouanne</i>	
Introduction	9
<i>Patrick Dendale</i>	
<i>Au(x) dire(s) de : évidentialité, représentation du discours autre, non-prise en charge et fiabilité du message</i>	19
<i>Jean-Claude Anscombe</i>	
<i>Ça ne me dit rien, ça dit bien ce que ça veut dire, ça en dit long : ce que les mots veulent dire. Enonciation préalable et interprétation sémantique.</i>	41
<i>Laurence Rouanne</i>	
<i>Atténuation, démonstration, affermissement du dire : le cas de c'est pour dire et c'est pas pour dire</i>	65
<i>Florence Lefeuvre</i>	
<i>Le marqueur c'est tout dire</i>	87
<i>Didier Tejedor de Felipe</i>	
<i>Le cas de j'aimerais dire, je veux pas dire et de je dois dire : double modalisation pour un ethos ?</i>	109
<i>Maria Luisa Donaire</i>	
<i>Ne pas dire tout en disant : j'allais dire, j'ai envie de dire</i>	133
<i>Evelyne Oppermann-Marsaux</i>	
<i>Les emplois de on a beau dire et de ses variantes du français préclassique au français moderne</i>	157
<i>Adelaida Hermoso Mellado-Damas</i>	
<i>Deux manières de dire les choses : pour ainsi dire et pour dire les choses (comme elles sont)</i>	179

- Donaire, M.L. (2011) : « La (non-) prise en charge : une dynamique polyphonique », in *La prise en charge énonciative. Etudes théoriques et empiriques*, Patrick Dendale et Danielle Coltier (éds.), Bruxelles, De Boeck-Duculot, p. 55–74.
- Donaire, M.L. (2013) : « Introduction », in *Opérateurs discursifs du français. Eléments de description sémantique et pragmatique*, Jean-Claude Anscombe, María Luisa Donaire et Patrick Haillet (éds.), Peter Lang, Berne. *Sciences pour la communication*, vol. 119, Berne, Peter Lang, p. 3–8.
- Hermoso Mellado, A. & Anscombe, J.C. (2011) : « Etude des adverbes *Décidément/ Decididamente* et quelques autres... », *Revue française de linguistique appliquée*, XVI-2, p. 9–23.
- Kleiber, G. (1984a) : « Sur la sémantique des descriptions démonstratives », *Linguisticae Investigationes*, VIII, 1, p. 63–85.
- Kleiber, G. (2001) : « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36, p. 1–22
- Kleiber, G. (1998) : « Au générique : tout ça pour ça », *La variation (domaine anglais). La généricité*, Actes des Journées Scientifiques 1997, J. Pauchard & J.E. Tyvaert (éds.), Centre Interdisciplinaire de Recherche en Linguistique Et Psychologie Cognitive (CIRLEP, EA 2071), p. 195–231.
- Molinier, C. & Lévrier, F. (2000) : *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*, Genève, Droz.
- Rouanne, Laurence et Anscombe, Jean-Claude (2016), « Histoires de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe *dire*. Introduction », in *Histoires de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire*, Laurence Rouanne & Jean-Claude Anscombe (éds.), *Sciences pour la communication*, vol. 119, Berne, Peter Lang, p. 1–12.

Version of Record that has been published in *Histoires de dire 2: petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire* by / edited by Jean-Claude Anscombe y Laurence Rouanne in the series [Title]. The original work can be found at: <https://dx.doi.org/10.3726/b16388>. © [copyright Peter Lang AG, copyright 2020]. All rights reserved

Laurence Rouanne

Atténuation, démonstration, affermissement du dire : le cas de *c'est pour dire c'est pas pour dire*

Résumé : Dans cette étude, nous tâchons de déterminer tout d'abord les critères distinctifs d'ordre morphologique et surtout distributionnel propres aux marqueurs discursifs étudiés. Ceci, parallèlement à une analyse sémantico-pragmatique, nous permet de distinguer deux variantes du marqueur *c'est pour dire*, dont les valeurs sont opposées : le premier, *c'est pour dire*₁, joue un rôle de démonstration d'une séquence $P(x)$ antérieure, par rapport à une conclusion $P(y)$, alors que *c'est pour dire*₂ est dénué de ce rôle de connexion, ne modalise qu'un seul segment du discours et au contraire véhicule une valeur d'atténuation. Quant à *ce n'est pas pour dire* et quoi que les apparences puissent laisser supposer, il ne s'agit pas de la négation d'une des variantes précédentes, mais d'un marqueur à part entière, avec des caractéristiques distributionnelles et sémantiques qui lui sont propres. *C'est pas pour dire* n'a pas de rôle de connexion entre deux séquences. Il agit à un niveau extra-prédicatif. Par le biais d'un mécanisme proche de la prétérition, le locuteur modalise souvent $P(x)$ d'un point de vue axiologique, le marquant négativement.

Mots-clés : marqueurs discursifs, stéréotypes, polyphonie, atténuation, démonstration, *c'est pour dire*, *c'est pas pour dire*.

Introduction

Dans la lignée d'autres études consacrées aux marqueurs en *c'est (X) dire* (entre autres, Rouanne 2015 et 2017, Lefevre dans le présent volume et de façon plus générale Rouanne et Anscombe 2016), cet article se propose de décrire les propriétés distributionnelles, sémantiques et pragmatiques des marqueurs *c'est pour dire* et *c'est pas pour dire*, tels qu'on les trouve par exemple dans :

- (1) D'ailleurs, cette partie sur les géants nus était très drôle, et juste l'idée qu'en Amérique où tout le monde est tellement raide et nerveux à ce propos, c'est assez ridicule. Il y a d'ailleurs à l'hôtel, où nous sommes, 2 statues nues, **c'est pour dire !** (manga-sanctuary.com – SE)
- (2) On m'a proposé un poste à Lausanne, et j'ai dit non. **Mais c'est pour dire**. Je finirai par accepter. (Entendu)
- (3) Mon père était en rogne, je suis sûr que t'as passé ta journée devant le poste de télé, ça puis tes chanteurs à la gomme, il était excité, un peu plus j'aurais pensé que, non, jamais plus d'un ou deux verres, il recommençait, **c'est pas pour dire**, mais tu sais pas quoi faire de ton corps, t'occuper. Ma mère a répliqué qu'il n'était

pas là pour le voir mais je lisais beaucoup (A. Ernaux, *Ce qu'ils disent ou rien*, 1977 – *Ftxt*)

- (4) Ah elle pouvait être tranquille la route ! Elle ne menait à nul part ! Voyons, voyons, 15+15 ça fait 30. L'étape devait déjà en faire 90 ce qui fait 120. **C'est pas pour dire** mais notre vie ressemble pas mal au monopoly en ce moment. Vous savez quand vous piochez toujours la mauvaise carte ou tombez sur la mauvaise case ce qui finit par vous ruiner définitivement. (top-depart.com – SE)

Le corpus étudié a été formé en suivant un objectif de représentativité maximale. Il est constitué, en ce qui concerne *c'est pour dire* de 25 occurrences tirées de la base *Frantext* (à partir de 1950), de 400 autres recensées dans *Google News*, dont 200 (de 2009 à 2017) ont été dépouillées et analysées en détail, de 56 occurrences repérées sur divers blogs, ainsi que de 127 autres exemples attestés extraits de *Sketch Engine*. *C'est pour dire* est peu représenté dans les corpus oraux, qui ont néanmoins été également consultés (2 occurrences dans le *Corpus du français parlé parisien*, 4 sur ESLO1 et 7 sur ESLO2). Les occurrences du marqueur à l'oral sont complétées par 3 exemples que nous avons entendus, lors de la réalisation de cette étude, dans notre entourage. Quant à *c'(e) (n')est pas pour dire*, nous avons analysé 180 exemples tirés de *Sketch Engine* et 16 de *Frantext*. Aucune occurrence de ce marqueur ne se trouve sur *Google News*.

Cette étude s'inscrit dans une conception « syntagmatique » de la description sémantique (Anscombe & Ducrot, 1978 : 353). Nous adhérons donc au postulat selon lequel l'interprétation d'un mot dépend de son « environnement discursif » (Anscombe & Ducrot, 1978 : 355 ; Haillet, 2007 : 15). Ainsi, entrent en ligne de compte non seulement le contexte linguistique dans lequel il est utilisé, mais aussi la situation dans laquelle il apparaît, et les savoirs communs convoqués par l'énonciation. Autrement dit, la description sémantique d'un mot est conçue comme un ensemble d'« instructions » (Anscombe & Ducrot, 1983). Nous aurons en outre recours à certains outils forgés dans le cadre de l'approche polyphonique du discours (théorie standard de la polyphonie, comme développée par Anscombe, Donaire & Haillet (2013)) : dans le cadre théorique d'une hétérogénéité énonciative, on postulera que tout énoncé se décompose en une série de points de vue, notés *pdv*, chaque *pdv* ayant une source [x], et un contenu {p}. On admet généralement, en particulier depuis Anscombe et Ducrot (1983 : 175), que le locuteur peut adopter différentes attitudes vis-à-vis des *pdv* exprimés : les assumer, s'en distancier ou les rejeter. Finalement, la description que nous entreprenons faisant appel à la notion de modalisation, nous nous situons dans le cadre d'une conception « large » de la notion de modalité, ainsi que dans Le Querler (2016 : 51–52) ou Gosselin (2010 : 5–7), qui

suivent Brunot (1922 : 507) ou encore Bally (1942) (auteurs cités par Gosselin 2017 : 101) :

« La modalité est la forme linguistique d'un jugement intellectuel, d'un jugement affectif ou d'une volonté qu'un sujet pensant énonce à propos d'une perception ou d'une représentation de son esprit. » (Bally, 1942 : 3)

1. *C'est pour dire*

Nous verrons en (1.2) qu'il existe, du point de vue sémantique, deux variantes du marqueur étudié. Pour faciliter la lecture, nous avons choisi de présenter d'ores et déjà séparément les caractéristiques morpho-distributionnelles qui les caractérisent. Les dénominations de *c'est pour dire*₁ et de *c'est pour dire*₂, introduites dès cette section, sont donc le reflet d'une variation fondamentale de sens (les divergences morphosyntaxiques entre les deux variantes étant moins nombreuses que les similitudes), qui sera reprise et expliquée plus avant.

1.1. Description morphologique et distributionnelle

Le marqueur comme tel (*c'est-à-dire* détaché, relativement déplaçable à niveau syntaxique et sans réalisation de N_1) qui sera traité dans la présente étude cohabite évidemment avec la même séquence dans laquelle l'argument N_1 du verbe du verbe *dire* – verbe à trois arguments $N_0 V N_1$ à N_2 – est saturé (ce qui entraîne la non mobilité du syntagme résultant) : *c'est pour dire le fond de ma pensée / c'est pour dire ce qu'était cet individu / c'est pour dire comme tout m'a semblé bon / c'est pour dire si la géographie sociale m'intéresse / c'est pour dire que le chien est le plus fidèle des animaux...* Les relations et les variations entre le marqueur en position détachée et l'emploi de la même séquence en position intra-phrastique ne seront pas abordées ici, pas plus que ne seront formulées d'hypothèses sur l'antériorité chronologique de l'une ou de l'autre séquence.

Le premier marqueur objet de cette étude est donc la séquence *c'est pour dire* en position détachée, sans réalisation de N_1 mais éventuellement réalisation de N_2 sous forme de pronom de deuxième ou quatrième personne, et pratiquement figée. Conséquence de ce figement, le *dire* du marqueur n'est plus celui d'un verbe de parole, et les éléments qui le forgent n'ont plus de sens compositionnel : pas d'interprétation de finalité possible (cf. Rouanne 2018, en ce qui concerne les conditions d'interprétation de *pour* final), en particulier, dans le *pour* de *c'est pour dire*.

Pour ce qui est de ses possibilités distributionnelles, *c'est pour dire* apparaît prototypiquement en incise finale, plus rarement en incise médiane, et il est

détaché de son cotexte gauche par une ponctuation faible ou forte. La position en tête d'énoncé est exclue¹. Ce marqueur est invariable morphologiquement ; il ne peut pas être interrogé et n'est généralement pas variable en temps, quoiqu'on puisse en trouver quelques occurrences à l'imparfait :

- (5) Pour un peu, il en aurait été déçu, mais il lui en fallait bien plus que ça pour se laisser à l'amertume dans un décorum et une atmosphère pareille. [...] Même la présence de cette abrutie de lézarde sur l'épaule de C'ril ne pouvait ternir sa joie, **c'était pour dire**. (terredesdragons.net – SE)

Par ailleurs, le marqueur admet l'inclusion d'un pronom atone, *te* ou *vous* exclusivement :

- (6) Oh mon dieu, je l'ai aimée cette nana. Bon, ça date d'il y a longtemps, j'étais encore à l'école, **c'est pour vous dire**. (forums-actifs.com – SE)

Les propriétés mentionnées jusqu'ici sont communes à toutes les occurrences du marqueur. Celles qui suivent distinguent *c'est pour dire*₁ de *c'est pour dire*₂.

*C'est pour dire*₁ :

– Admet une intonation exclamative (ou, plus précisément, se trouve dans le corpus suivi de la représentation de cette intonation) :

- (1) D'ailleurs, cette partie sur les géants nus était très drôle, et juste l'idée qu'en Amérique où tout le monde est tellement raide et nerveux à ce propos, **c'est assez ridicule**. Il y a d'ailleurs à l'hôtel, où nous sommes, 2 statues nues, **c'est pour dire** ! (manga-sanctuary.com – SE)

– N'apparaît pas en dialogue, comme réplique.

*C'est pour dire*₂ :

– Admet l'emploi en dialogue, comme réplique.

- (7) L'HOMME *rigole dans son coin, ignoble*.
– Moi tu sais, les pieds propres ou pas, c'est autre chose qui m'intéresse !
LA FEMME
– On le sait, vieille roulure ! Mais t'es trop vilain maintenant ! Tu t'es pas regardé ?
L'HOMME, battant en retraite.
– **C'était pour dire** ! (J. Anouilh, *Chers zoiseaux*, 1977 – Ftxt)

1 Un happax cependant :

Tout est fondu dans la masse. **C'est pour dire**, il y a même des carrières qui se forment en critiquant les écoles de commerce. Même des publications comme *Against Management* et *Fucking Management* ne portent pas préjugés aux signataires. J'en sais quelque chose parce que j'en suis l'auteur. C'est bien la preuve que ces critiques n'ont pas la moindre valeur. (slate.fr – Google)

– Est souvent introduit par *mais* ou *enfin* :

- (2) On m'a proposé un poste à Lausanne, et j'ai dit non. **Mais c'est pour dire**. Je finirai par accepter. (Entendu)
(8) Je ne pensais pas si bien dire en établissant le lien aujourd'hui entre PAT et mes élucubrations sur la typographie... Je crois que ça se tient vachement tout ça (signifiant et signifié, etc.) **Enfin, c'est pour dire**... (paroleatous.blog.lemonde.fr – Google)

– Se combine avec les adverbes *vraiment* et *juste*.

- (9) La machine à laver ne lessive vraiment pas bien, mon amie dans un camping d'Ardèche me dit que son programme dure 1h30. Ici, juste 30 min, **c'est vraiment pour dire**... (ltdh.net – SE)
(10) Le mois d'Avril était le mois le plus pire de l'année jusqu'à présent. Insistons aussi pour dire que l'année n'est même pas terminée, **c'est juste pour dire**. (niceboard.com, SE)

Il est remarquable que la combinaison avec *juste* soit la seule qui autorise, et qui de fait mène à l'emploi en incise initiale :

- (11) Dans les rues bondées et exubérantes, errent des sortes de vagabonds maigres à faire peur, pieds nus, vêtements déchirés. Les écoles, quand il y en a, disposent de toilettes dignes de celles d'une prison. **C'est juste pour dire**, on pourrait développer... D'ailleurs, Chávez ne s'en prive pas. (passagedulivre.com, SE)

On observe finalement, *last but not least*, que l'incidence de ce marqueur ne se laisse pas appréhender facilement, non plus que sa portée. Il s'agira soit d'une forme en $P(x) P(y)$ *marqueur*, dans le cas de *c'est pour dire*₁, où x et y sont au minimum des propositions (*c'est pour dire* ne peut pas porter sur un SN, par exemple), soit d'une structure plus simple en $P(x)$ *marqueur*, en ce qui concerne *c'est pour dire*₂. On aura également l'occasion de vérifier que le rapport entre $P(x/y)$ et *c'est pour dire* est parfois détourné, en partie parce qu'il n'y a pas de relation anaphorique entre le *ce* du marqueur et ce qui précède. Souvent, x est à reconstruire (il peut être en partie virtuel) et le cotexte/contexte à considérer doit être élargi.

1.2. Analyse sémantico-pragmatique de *c'est pour dire*

Au-delà de ces divergences, les caractéristiques morphologiques et syntaxiques de ce marqueur sont représentatives de son rôle sémantique, qui est souvent celui des marqueurs discursifs en général : une unité autonome porteuse d'instructions sur la façon dont doit être interprété une séquence, ou la totalité, de l'énoncé sur lequel il porte. Mais

c'est pour dire présente en contexte deux valeurs bien distinctes, l'une véhiculant une démonstration — *c'est pour dire*₁ —, l'autre impliquant au contraire une atténuation — *c'est pour dire*₂.

1.2.1 C'est pour dire₁ : un marqueur de démonstration

a) Corpus représentatif

On trouvera ci-dessous quelques exemples représentatifs des emplois de *c'est pour dire*₁ en tant que marqueur extra-phrastique :

- (12) Un garçon humble, aussi. Il n'y a qu'à fouiller un peu son site internet sur lequel il met en lumière, chaque semaine, un sportif différent. **C'est pour dire.** (ouest-france.fr, *Les mille et une vies de François D'Haene* – SE)
- (13) Chaque jour apporte son petit nécrologe. Il verse un petit rhum dans son café : – C'était le plus grand, c'est sûr. – Tu crois pas que tu vas fort ? Un grand acteur, je veux bien. J'ai vu tous ses films, **c'est pour dire.** Mais le plus grand, là, t'es sûr de sec tu dis ? (F. Caradec, *La Compagnie des zincs*, 1986 – Ftxt)
- (14) Un peu dur les derniers km en montée mais bon ça va, ça sent l'écurie. Je reconnaiss ma défaite... à charge de revanche. Il faudra aussi que je me méfie de Gwen qui lui a fait une superbe course, il a même regardé les numéros de balises... **c'est pour dire.** (free.fr – SE)
- (15) Je confirme, moi avant j'achetais que les livres DBZ mais 1 jour je ne trouvais pas celui que je voulais alors j'ai regardé pour voir. J'ai pris les 3 tomes de negima et le 1er tome de D.N. Angel et maintenant je fais que ça dès que j'ai de l'argent, d'ailleurs mon record est 33 livres en occasion pour 85 €. Même ma sœur m'appelle quand elle trouve des livres d'occasion en bon état **c'est pour dire.** (mangazaki.forumr.net – Google)

b) Hypothèse descriptive

Le sens des énoncés de type $P(x) P(y)$ *c'est pour dire*₁ est selon nous le suivant :

- (i) *C'est pour dire*₁ instaure entre $P(x)$ et $P(y)$ une relation de démonstration. La démonstration a pour but d'imposer la « vérité » d'une proposition (ou plutôt l'adéquation de la représentation d'une situation, à travers le filtre du locuteur) en la déduisant de prémisses admises ou démontrées. L'argument $P(y)$ est donc toujours postposé à l'élément démontré $P(x)$.
- (ii) Le passage de $P(x)$ à $P(y)$ s'appuie sur une norme (un stéréotype). *C'est pour dire*₁ a donc un composant de nature polyphonique. Le passage de $P(x)$ à $P(y)$ n'est pas un syllogisme, il n'est pas de l'ordre d'un stéréotype générique. Le dire de *c'est pour dire*₁ relève de l'acte d'énonciation du locuteur,

d'un investissement personnel de la raison engagée dans la procédure démonstrative. Toute démonstration est en effet la marque d'une pensée personnelle, d'un raisonnement personnel : le locuteur instaure par son propre effort la validité d'une conclusion. La démonstration entraîne l'adhésion de façon nécessaire. C'est un raisonnement contraignant.

« Il n'est qu'une façon de s'imposer par une autorité qui n'emprunte rien au dehors, il n'est qu'un mode d'affirmation inconditionnel, la démonstration » (Jean Cavailles, 1997 : 39, *Sur la logique et la théorie de la science*)

Le stéréotype en question est *secondaire*, c'est-à-dire « attaché localement à l'occurrence d'un terme, et pouvant être en particulier induit par le contexte » (Anscombe, 2001 : 22)

- (iii) La validité de $P(x)$ est susceptible d'être mise en doute (ou est mise en doute explicitement dans le contexte). Le locuteur évalue une situation qui est sujette à controverse. $P(y)$, avec *c'est pour dire*₁, lève tous les doutes possibles : $P(y)$ est donc interprété a posteriori comme un argument décisif en faveur de la validité de $P(x)$, qui devient irréfutable.

Pour ce qui est de la glose, on aura remarqué que *c'est pour dire*₁ est proche, par son sens, d'autres marqueurs tels que, par exemple, *je te dis que ça* ou *qu'est-ce qu'il te faut de plus*.

c) Application

Appliquons cette hypothèse à l'exemple (12) :

$P(x)$ = François D'Haene (un sportif) est un garçon humble.

$P(y)$ = Il met en lumière chaque semaine sur son site web un sportif différent.

- (i) La relation élément démontré – argument n'est pas préexistante à l'énonciation ; elle en est le fruit, et donc résulte de la présence de *c'est pour dire*₁. C'est l'énonciation même de *c'est pour dire*₁ qui crée la relation de démonstration entre les deux séquences. Le fait de parler chaque semaine d'un sportif différent sur sa page web est employé comme un argument décisif à l'appui de l'humilité de François. Cette relation de démonstration peut être mise évidence par une paraphrase :

[$P(x)$ =] François D'Haene est un garçon humble. *Je le démontre / prouve du fait que* [$P(y)$ =] il met en lumière chaque semaine sur son site web un sportif différent.

La suppression du marqueur est toujours possible et n'entraîne jamais l'irrecevabilité pragmatique de l'énoncé. Mais la relation argument-conclusion n'est

plus soulignée, n'est plus créée. Elle peut rester sous-jacente, mais n'est plus évidente. Il est possible que l'énoncé devienne « bancal ».

(12a) ? [...] Un garçon humble, aussi. Il n'y a qu'à fouiller un peu son site internet sur lequel il met en lumière, chaque semaine, un sportif différent.

(ii) Le passage de $P(x)$ à $P(y)$ s'appuie sur un stéréotype secondaire (construit pour les besoins de la cause) : en effet, *mettre en lumière sur sa page web, chaque semaine, un sportif différent* n'est pas a priori constitutif du sens de *humble* : le stéréotype employé ici est induit par le contexte. Mais à un niveau local, une communauté linguistique ample validera une phrase comme (12b), mais non celle de (12c).

(12b) Il est humble, mais sur sa page web il ne met en lumière aucun autre sportif, à part lui-même.

(12c) * Il est humble, mais sur sa page web il met en lumière beaucoup d'autres sportifs, à part lui-même.

(iii) Il en résulte que l'humilité de François, démontrée, devient indiscutable. Elle n'avait pourtant pas été mise en doute, mais aurait pu l'être : un sportif pourrait fort bien tenir sa page web uniquement pour parler de ses propres performances uniquement. Il s'agit d'un article qui chante les louanges de cet athlète. C'est un « champion », « celui qui domine quasi mondialement sa discipline », il a un « palmarès bien garni », c'est un « virtuose ». Si l'on veut bien admettre l'existence d'un stéréotype générique de type *L'excès de dons mène à l'orgueil*, on peut supposer (mais difficilement démontrer) que (12) vient invalider cette hypothétique conclusion de l'orgueil de François D'Haène. Ce mouvement réfutatoire est explicite dans un énoncé comme (13), où l'on aurait :

$P(x)$ = C'est un grand acteur, mais pas le plus grand.

$P(y)$ = J'ai vu tous ses films.

Le fait d'être un grand acteur est explicitement remis en cause dans le cotexte par l'interlocuteur, avec *tu crois pas que tu vas fort. J'ai vu tous ses films* est présenté comme une démonstration de d'une conclusion sous-jacente telle que *Je le connais bien / Je parle en connaissance de cause*, d'où la remise en question de *Il est un grand acteur*.

De fait, il est fréquent que *c'est pour dire*₁ porte sur un $P(x)$ qui comporte l'opérateur *même*, ce qui souligne que l'on arrive au sommet d'un paradigme. C'est le cas sous (14) et sous (15) :

(15) oui sa fait mal, je peux meme plus prendre appui sur ma jambe, **c'est pour dire**.
Sylvain a du me porter ce soir, pour monter les escaliers, j'en chialais tellement j'avais mal. (bebevallee.com – SE)

Si *c'est pour dire*₁ confère à $P(y)$ la valeur d'un argument démontrant $P(x)$, il est cohérent que $P(y)$ soit modifié par un terme lui conférant une force argumentative supérieure. Pourtant, l'argument de force inférieure avec lequel *même* marque un contraste n'est jamais explicite dans notre corpus.

Nous reprendrons finalement, pour l'illustrer, la question précédemment soulevée concernant la portée de la relation anaphorique entre le marqueur et le cotexte, suggérée par le pronom anaphorique présent dans *c'est pour dire*. On remarquera tout d'abord qu'une paraphrase telle que sous (12d) ou (13a) ne sera jamais réalisable :

(12d) *[Le fait qu'il met(te) en lumière, chaque semaine, un sportif différent, est pour dire.

(13a) *[Le fait que] j'ai(e) vu tous ses films est pour dire.

En fait, c'est le marqueur tout entier qui entretient une relation anaphorique avec $P(x)$. L'occasionnelle difficulté que l'on rencontre pour le repérage de $P(x)$, signalée plus haut, est également un argument qui abonde dans le même sens. Un exemple tel que (15) montre bien la difficulté d'identifier $P(x)$, qui est souvent, non pas une proposition bien délimitée mais un énoncé virtuel déductible de certains éléments du contexte. $P(x)$ serait quelque chose comme *J'achète fréquemment des livres d'occasion en grand nombre*, avec $P(y)$ = *Même ma sœur m'appelle quand elle trouve des livres d'occasion en bon état* comme élément de démonstration. Le fait que $P(x)$ soit souvent, ou tout du moins puisse être, un énoncé virtuel est un argument en faveur de l'hypothèse selon laquelle ce n'est pas le pronom qui est anaphorique dans ce marqueur, mais plutôt le marqueur entier.

1.2.2 C'est pour dire₂ : un marqueur d'atténuation

a) Corpus représentatif

On trouvera ci-dessous quelques exemples représentatifs des emplois de *c'est pour dire*₂ en tant que marqueur extra-phrastique :

(16) Je vais reprendre un tout petit peu de dessert, **c'est juste pour dire**. (Entendu)

(2) On m'a proposé un poste à Lausanne, et j'ai dit non. **C'est pour dire**. Je finirai par accepter. (Entendu)

(17) Ton père, il est où ? Il voulait plus de toi ? Des fois, c'est comme ça, ils nous veulent et puis ils nous veulent plus. Même si on n'a pas fait quelque chose. Et alors on est mis ici. On vient nous chercher. Une femme en voiture. Ils disent tu iras en pension. C'est pas vrai, on pense, **c'est juste pour dire**. Et puis on est ici. (lekti-ecriture.com – SE)

(18) – Et c'est bien payé, dit Edmund.

- « Peau de citron » lança rageusement sa pelletée.
 – **C'est pour dire.**
 – C'est pour dire quoi ?
 – L'homme, il est très bon marché. (R. Merle, *La Mort est mon Métier*, 1952 – *Ftxt*)
- (19) S. de B. – On a parlé des rapports avec les jeunes ; est-ce que vous avez eu des rapports avec des aînés ? Qu'est-ce que ça vous faisait ?
 J.-P. S. – Rien du tout. Oui, j'ai eu des rapports avec des aînés, très peu d'ailleurs : Paulhan, Gide, Jouhandeau, que j'ai très peu vu, il ne s'en souvient sans doute même plus.
 S. de B. – Vous l'avez à peine rencontré.
 J.-P. S. – Oui, mais **c'est pour dire**. Ça a existé, ces rapports avec des gens plus âgés que moi. Je prenais une attitude un peu effacée, je les écoutais ; ils me parlaient comme ils voulaient, mais c'était des rapports de stricte politesse et ça ne correspondait pas à grand-chose, je ne considérais pas qu'ils étaient plus sages que moi parce qu'ils étaient plus vieux. (S. de Beauvoir et J.-P. Sartre, *Entretiens avec Jean-Paul Sartre : août-septembre 1974/1981*, 1981)
- (20) – Les centrales syndicales qui demandaient des revendications c'est parti de la base des ouvriers en général qui trouvaient qu'ils ne gagnaient pas assez alors ça a été comme euh comme un feu de paille ça s'est propagé [...]
 – et c'est pas les centrales syndicales qui ont lancé euh l'ordre général de grève c'est – alors les qu'est-ce qu'elles faisaient les centrales syndicales elles n'étaient pas au courant de
 – si euh mais mais elles acceptaient
 – ah oui
 – **enfin c'est pour c'est pour dire** ça n'est pas un ordre de grève qui a été lancé en haut lieu
 – d'accord (ESLO1, ENT_023_C)
- (21) [...] c'est toujours les meilleurs, justement, qui tombent sur des mauvaises femmes... Tu n'as pas remarqué ? – Cent fois ! J'ai eu un oncle, tu n'imagines pas le bon homme qu'il était. Pourtant, sa femme n'arrêtait pas de lui chercher des raisons, si bien qu'il a fini par l'enterrer vivante... Heureusement, l'affaire n'a été connue que dans le pays, **mais c'est pour te dire**... (M. Aymé, *Nouvelles complètes*, 2002 – *Ftxt*)
- (22) Mais tout ça, c'était avant que je fasse la rencontre de mon dentiste pipou, celui qui pourrait m'arracher la totalité des molaires sans cesser de me faire chanter la Compagnie Créole avec lui (j'exagère un peu, mais **c'est pour dire**). (madmoizelle.com, SE)
- (23) Et dire que c'était la semaine du développement "durable" à Namur... Ici, l'exemple même d'un travail "durable"... **c'est pour dire**. On remet de l'asphalte et basta... Peu importe le moment, le moyen, le pourquoi, comment, la quantité parcourue, avec qui ou sur quoi. (forum actif.org – SE)
- (24) Les figurines sont très réussies, les dalles de jeu n'ont rien à leur envier. [...] C'est vraiment du grand luxe. On reprochera juste à ces dalles d'être vraiment très brillantes mais **c'est vraiment pour dire**. (Les chroniques ludiques.fr – SE)

b) Hypothèse descriptive

Au contraire de *c'est pour dire*₁, *c'est pour dire*₂ n'instaure pas de relation entre deux séquences de l'énoncé ; il n'en modalise qu'une. C'est là une différence fondamentale entre les deux marqueurs. On représentera donc les énoncés analysés par la forme *P(x) c'est pour dire*₂. Le sens des énoncés de ce type est selon nous le suivant :

(i) *C'est pour dire*₂ véhicule une attitude énonciative : *P(x)* est évalué comme peu ou pas approprié, pertinent, pour rendre compte d'une situation. *C'est pour dire*₂ porte sur un segment *P(x)* qui est alors mis en scène comme une représentation marginale. Pour faire un parallèle, *c'est pour dire*₂ serait l'antonyme, en ce qui concerne les instructions qu'il donne, de la particule *bien*, décrite dans certaines de ses occurrences par Martin (1990) comme une marque de la plénitude de sens. Selon le locuteur, en termes de vériconditionnalité, *P(x)* ne serait pas, ou pratiquement pas « vrai ».

(ii) : *C'est pour dire*₂ a une valeur polyphonique : le locuteur se met à distance, voire rejette, un *pdv* sous-jacent à *P(x)*, *pdv* qui est constitutif du sens ou d'une partie du sens de *P(x)*². Selon Anscombe (2001 : 15) :

« Tout locuteur d'une langue L dispose d'un certain lexique, i.e. d'une liste plus ou moins étendue de termes (éventuellement complexes) auxquels il attache ou est susceptible d'attacher un certain nombre de caractéristiques sémantiques [...]. J'appellerai l'ensemble des caractéristiques sémantiques attachées à un terme la *signification* de ce terme, étant bien entendu que cette signification est relative au locuteur considéré. [...] Lors de l'occurrence d'un terme, la partie de cette signification qui sera mise en jeu sera le *sens* du terme. »

La possibilité d'une paraphrase aidant normalement à circonscrire le sens du marqueur, nous dirons que *c'est parler pour parler*, ou *c'est une façon de parler* auraient un sens proche de celui de *c'est pour dire*₂.

c) Application

Appliquons cette hypothèse à l'exemple (16) :

(i) Le locuteur de (16), par le biais de *c'est pour dire*₂, manifeste que dire *reprendre du dessert*, vu la quantité de dessert qu'il va se resservir, est certes adéquat, mais tout juste, à la limite de ne pas l'être. En l'occurrence, tout se passe comme s'il existait une quantité *Q_{dessert}*, allant de *q₁*, *q₂*, *q₃* à *q_n*, pour

2 La définition de *sens* et *signification* proposée par Jean-Claude Anscombe s'applique à des termes de la langue (comprenons verbes, substantifs, ou adjectifs). Nous tentons, en cette occasion, de l'appliquer à des prédicats.

laquelle il est adéquat d'annoncer que l'on va *reprendre du dessert*. On remarquera au passage que cette représentation ne correspond pas obligatoirement à une réalité, à un référent de la réalité, ni ne doit forcément faire l'objet d'un consensus au sein d'une communauté linguiste. C'est le locuteur qui crée du sens, en quelque sorte, de façon locale. (16) pourrait être ainsi paraphrasé : *vu la très petite quantité de dessert que je vais reprendre, on ne peut pratiquement pas dire que je vais réellement reprendre du dessert, même si de fait j'en reprends*. C'est pour *dire*₂ véhicule donc une attitude énonciative. Il ne porte pas directement sur l'expression d'une quantité, mais sur l'adéquation d'une représentation à une situation. Cette évaluation est atténuante. $P(x)$ devient anecdotique, négligeable, peu représentatif de la situation.

(ii) : Cette opération requiert qu'il soit fait appel à une norme concernant $P(x)$, une norme (vis-à-vis de laquelle sera évaluée, et atténuée, l'adéquation à une situation) qui est de nature stéréotypique. En effet, le locuteur se met à distance d'un *pdv* sous-jacent à $P(x)$, *pdv* constitutif du sens ou d'une partie du sens de $P(x)$. Sous (16), le locuteur met en scène deux *pdv* :

$Pdv1 = \{\text{Reprendre un peu de dessert, c'est se servir une quantité } Qd (q_1 \text{ à } q_n) \text{ de ce dessert}\}$

$Pdv2 = \{\text{Je vais reprendre une petite quantité } (q_1) \text{ de ce dessert}\}$.

Le locuteur, source des deux *pdv*, met en scène le premier, *pdv*₁, comme constitutif du sens ou d'une partie du sens de *reprendre du dessert*. *Pdv*₁ est relatif à une certaine quantité de dessert à partir de laquelle on peut effectivement parler de *reprendre du dessert*. Il s'agirait ici (comme pour *c'est pour dire*₂, souvent, on l'a vu) d'un stéréotype secondaire. Parmi les stéréotypes constitutifs de ce sens, il y aurait aussi sans doute *reprendre du dessert, ça fait grossir*, ou *reprendre du dessert, c'est se faire plaisir*... Se mettant à distance de *pdv*₁, grâce au marqueur, le locuteur met en scène le fait qu'il va certes reprendre du dessert mais en quantité infime, tellement anecdotique qu'il ne sera tout juste approprié de dire qu'il reprend *vraiment* du dessert. Tout se passe comme si l'acte de reprendre du dessert allait être négligeable, en quelque sorte simplement un « dire », un acte locutoire, pas vraiment un « faire ».

Cette atténuation va parfois jusqu'à l'inversion. Examinons :

(2) On m'a proposé un poste à Lausanne, et j'ai dit non. **C'est pour dire**. Je finirai par accepter. (Entendu)

On observe de nouveau que :

(i) *C'est pour dire*₂ véhicule une attitude énonciative : $P(x) = \text{J'ai refusé le poste à Lausanne} / \text{dire non}$ est évalué comme non approprié à la situation. Une

des conclusions R logiquement consécutives à *On m'a proposé un poste à Lausanne, et j'ai dit non* serait *Je n'irai pas*. Or, le marqueur ouvre la porte à $\sim R = \text{Je finirai par accepter} / \text{J'irai}$.

(ii) Le *pdv*₁ constitutif du sens de *dire non à un poste* serait *{ne pas accepter}*. Or, le locuteur ici ne se contente pas de se distancier, mais rejette carrément ce *pdv* pour assumer *pdv*₂ = *{Je finirai par accepter} / J'irai}*.

Ce rejet est parfois on ne peut plus explicite. Ainsi, sous (17), rappelons-le :

(17) Ton père, il est où ? Il voulait plus de toi ? Des fois, c'est comme ça, ils nous veulent et puis ils nous veulent plus. Même si on n'a pas fait quelque chose. Et alors on est mis ici. On vient nous chercher. Une femme en voiture. Ils disent tu iras en pension. C'est pas vrai, on pense, **c'est juste pour dire**. Et puis on est ici. (lekti-écriture.com – SE)

On aura toutefois observé que (2) serait ambigu en l'absence du segment final. En effet, en manipulant l'exemple et en y incorporant un $P(y)$ *ad hoc*, on obtient aisément un *c'est à dire*₁ démonstratif, avec le même segment initial :

(2a) Je suis parfaitement satisfait de mon poste à Madrid, même s'il est mal payé. On m'a proposé un poste à Lausanne, et j'ai dit non. **C'est pour dire**.

De fait, il semble que, hors contexte ou avec un contexte peu clair, *c'est pour dire* tende à être interprété avec sa valeur démonstrative, qui serait pour ainsi dire la valeur par défaut de ce marqueur. Il s'agit là d'une hypothèse que nous ne pouvons étayer par des chiffres portant sur la totalité du corpus analysé, trop ample (et non étiqueté). Une approche statistique qualitative portant sur les 100 premiers énoncés de notre corpus (comportant la séquence employée comme marqueur) permet cependant d'avancer (si tant est que l'on accorde une certaine validité à l'extrapolation des résultats) que :

- les cas de *c'est pour dire*₁ (76%) sont bien plus nombreux que ceux de *c'est pour dire*₂ (24%).
- Les occurrences de *c'est pour dire*₂ se répartissent comme suit :
 - Marqueur seul, portant sur le dire du locuteur (3%).
 - Marqueur seul, en dialogue, portant sur le dire d'un interlocuteur (5%).
 - **Mais/enfin c'est pour dire** (8%)
 - **C'est juste / vraiment pour dire** (8%)

Nous reviendrons sur tous ces cas dans ce qui suit, mais devons souligner dès à présent le fait que la valeur démonstrative soit la plus fréquente, et celle vers laquelle tende l'interprétation par défaut, pourrait expliquer que le marqueur, lorsque qu'il est employé avec une valeur d'atténuation ou d'inversion, ait

besoin d'un soutien, d'un support interprétatif en quelque sorte, d'où l'abondance des formes en *mais c'est pour dire* ou *c'est juste / vraiment pour dire*, que nous allons illustrer un peu plus loin.

Signalons d'abord que *c'est pour dire*₂ apparaît aisément, on vient de le voir, en dialogue (position que n'admet pas *c'est pour dire*₁). L'inversion, le rejet de *P(x)* est alors le fait d'un locuteur vis-à-vis de son interlocuteur :

- (18) – Et c'est bien payé, dit Edmund.
 « Peau de citron » lança rageusement sa pelletée.
 – C'est pour dire.
 – C'est pour dire quoi ?
 – L'homme, il est très bon marché. (Robert Merle, *La Mort est mon Métier*, 1952)

Ici, *P(x)* est fourni par l'interlocuteur, qui décrit comme « être bien payée » une situation antérieure. Le locuteur de *c'est pour dire*₂ modalise cette représentation, en ce sens que pour lui, il est peu adéquat de décrire la situation comme étant bien payée. Ce faisant, il convoque un *pdv1*, un stéréotype constitutif du sens de *être bien payé*, non explicité mais néanmoins rejeté, pour assumer un *pdv2* *[[l'homme, dans une situation X antérieure] est bon marché]*. On aura remarqué que, dans cet exemple en particulier, l'interlocuteur n'interprète pas, ou feint de ne pas interpréter *c'est pour dire* comme un marqueur, et dans sa question en revient au sens compositionnel de la séquence.

Quant aux variations en *mais / enfin c'est pour dire* et *c'est juste / vraiment pour dire*, on remarque tout d'abord qu'aucun des items ajoutés n'est absolument nécessaire au sens (excepté certaines attestations de *mais* + marqueur), ils peuvent être supprimés sans que l'énoncé cesse d'être recevable. Ils ne font que faciliter et souligner l'interprétation atténuative / inverse de *c'est pour dire*₂. Ainsi, sous (18), le mécanisme est le même que celui décrit précédemment : le locuteur met en scène un *P(x)* = *Avoir rencontré Paulhan, Gide et Jouhandau*, qu'il évalue comme marginal, atténué, par rapport à ce qu'il considère comme étant stéréotypique (d'où *pdv1* = {avoir des rapports avec quelqu'un, cela va au-delà de la stricte politesse}). Le connecteur *mais* n'est pas indispensable au sens ; il ne fait qu'anticiper, souligner, le mouvement d'atténuation marqué par *c'est pour dire*₂. La suppression du connecteur rendrait toutefois plus ambiguë l'interprétation du rôle du marqueur, quand bien même cette ambiguïté serait levée par le cotexte droit. En d'autres occasions, comme sous (20), *c'est enfin* qui, comme *mais* (21), prépare le mouvement attaquer ou inverseur.

Il convient finalement de remarquer que l'opération effectuée par *c'est pour dire*₂ se cristallise dans une séquence très explicite, qui est devenue une

collocation (27 occurrences dans la totalité du corpus) : *j'exagère mais c'est pour dire*. Ainsi, (22), ou encore (25) :

- (25) Pour la première fois de ma vie, je parlais dans le vide du bonheur d'août 44 et de ce que j'ai vécu de vertigineux ces jours-là grâce au prodige de cette rencontre avec de Gaulle (« Son pyjama sur son lit, le matin du 27 août 1944, je n'eusse pas été plus émerveillé, bouleversé en voyant la couronne d'épines au lendemain de la Résurrection — **j'exagère. Mais c'est pour dire...** »), j'avais beau l'évoquer avec ma passion habituelle, pour la première fois le courant ne passa pas. (F. Mauriac, *Le Temps accompli*, 1991 – *Ftxt*)

3. C'est pas pour dire

3.1. Description morphologique et distributionnelle

De même que *c'est pour dire*, *c'est pas pour dire* ne sera traité dans cette étude que dans ses emplois comme marqueur, c'est-à-dire en position détachée et sans réalisation de *N₁*. Il n'admet qu'une seule variante d'un point de vue morphologique – *ce n'est pas pour dire* –, la forme en *ça n'est pas pour dire* étant absente de notre corpus (qui débute, rappelons-le, en 1950). Il n'est possible ni de l'interroger, ni de varier le temps verbal, ni d'y inclure un pronom.

Du point de vue distributionnel, ce marqueur admet différentes positions : l'incise initiale (26), médiane (27) ou finale (28), tout en montrant une nette préférence pour la première des trois, qui est elle-même clairement favorisée par un cotexte droit introduit par *mais* (29-31). De 35 occurrences de *c'est pas pour dire* comme marqueur, 16 sont suivies de *mais*. Il est remarquable que toutes les occurrences issues de *Sketch Engine*, et donc d'un registre plus familier et d'extraction récente (2012), soient de ce type. Il est encore plus remarquable qu'aucune occurrence de ce marqueur n'ait été relevé sur l'immense corpus de textes de presses de *Google News*. Outre que, dans un français très contemporain, il semble relever d'un registre de langue familier, il est, comme on peut le voir dans les exemples ci-dessous, extrêmement lié à une situation de dialogue, absente donc, en principe, des textes journalistiques.

- (26) [...] le temps est beau, comme ça, très longtemps, alors on crève la faim, il n'y a plus rien, alors on sort la pierre, on la promène autour de l'île, mais surtout du côté des falaises, alors ça rate jamais, le ciel devient noir, les bateaux s'égarer et, le lendemain, on ramasse les débris, de tout, des boîtes de conserves, des astro-labes, des grands disques de gruyère, des règles à calcul... — **C'est pas pour dire**, commenta Caffrey, on est tout de même arriérés dans notre île, et encore plus dans la tienne. Heureusement qu'on va changer tout ça. (R. Queneau, pseud. S. M. Raymond, *Les Œuvres complètes de Sally Mara*, 1962, *Ftxt*)

- (27) Il y a pas d'ascenseur, je lui ai dit ; faudra t'habituer si tu veux revenir avant de baisser ton rideau de fer. Il a laissé glisser son pantalon et il s'est assis sur la chaise. Tout ça sans un mot, **c'est pas pour dire**, comme s'il pouvait plus parler. Moi, j'étais déjà sur l'établi, et il restait comme ça, la lèvres pendante (elle prend un air idiot) à me regarder. (F. Caradec, *La Compagnie des zincs*, 1986 - *Ftxt*)
- (28) Regardez-moi çui-la. Il déploie le vêtement et le suspend devant elle. Zazie fait la moue. Elle aurait voulu essayer. -Isra pas trop grand ? quelle demande encore. -Regardez ! Il vous ira pas plus bas que le mollet et regardez-moi ça encore s'il est pas étroit, tout juste si vous pourrez entrer dedans, mademoiselle, quoique vous soyez bien mince, **c'est pas pour dire**. Zazie en a la gorge sèche. Des bloudjinnzes. Comme ça. (R. Queneau, *Zazie dans le métro*, 1959 - *Ftxt*)
- (29) [...] cette énorme fourmi tambourinaire mise là certainement dans le but d'assourdir les bruits émis par les clients dérangés intestinalement. Très surréaliste, ne me connaissant pas elle semblait me regarder attentivement avec ses gros yeux.... Alain, **c'est pas pour dire** mais cela fais un bon moment que tu es rentré et toujours pas de photos, ni de commentaire sur ton voyage, tu attends la fermeture ? (forumactif.com, SE)
- (30) Et puis elle a un passé, si elle voulait pas en parler elle pouvait le dire gentiment à l'animateur. Quand il lui pose la question sur John (je sais pas qui il est mais connu apparemment...) elle pouvait diplomatiquement lui dire que sa vie privée restait privée. [...] Heu **c'est pas pour dire**, mais les gros connards dans l'histoire ce sont les animateurs. (hodiho.fr, SE)
- (30) C'était le temps de la belle jeunesse... Tandis qu'il s'attendrit à tous ces souvenirs, la Léonie dit à sa mère : « **Ce n'est pas pour dire**, mais je trouve que vous avez déjà meilleure mine. ». Le vieux a entendu, mais il n'en croit rien ; il sait bien que la fin approche. (M. Aymé, *Nouvelles complètes*, 2002 - *Ftxt*)
- (31) Je ne sais pas pourquoi ça me faisait brusquement du bien de leur parler, j'étais bien assis dans un fauteuil et le mec m'a même offert une cigarette et du feu avec son briquet et il m'écoutait comme si j'avais de l'importance. **Ce n'est pas pour dire**, mais je voyais bien que je leur faisais de l'effet. Je me suis même emballé et j'arrivais plus à m'arrêter tellement j'avais envie de tout sortir [...] (R. Gary Romain, *La Vie devant soi*, 1975, *Ftxt*)

Une dernière observation intéressante que nous offre l'analyse contrastive des corpus des deux marqueurs analysés dans cette étude est le fait que la séquence *c'(e) (n') est pas pour dire* est infiniment plus abondante en emploi autonome que celle de *c'est pour dire*, pour lequel les séquences (compositionnelles) du type *c'est pour dire SN* ou *[que] SV* sont légion.

Tableau 1: Fréquence d'emploi de *c'est pour dire* et de *c'est pas pour dire* comme marqueurs du discours

	Séquence autonome -emploi comme marqueur	Séquence suivie de SN ou [que] SV
<i>C'est pour dire</i>	24 % (100 / 419)	76% (319 / 419)
<i>C'(e) (n')est pas pour dire</i>	81 % (35 / 43)	19% (8 / 43)

3.2. Analyse sémantico-pragmatique de *c'est pas pour dire*

a) Corpus représentatif

Voir ci-dessus.

b) Hypothèse descriptive

C'est pas pour dire n'a pas de rôle de connexion entre deux séquences. Il agit à un niveau extra-prédicatif et est la marque d'une certaine attitude énonciative. Le sens des énoncés de type *P(x) c'est pas pour dire* est selon nous le suivant :

- (i) Par le biais du marqueur, dont l'emploi est à situer au niveau de l'énonciation, du « dit », le locuteur assure (un interlocuteur) de la nécessité même du dire, par un mouvement qui n'est pas sans rappeler celui de la prétérition, au niveau du dit. Le dire en question ne saurait donc être interprété comme futile ou badin. Un énoncé en *P(x) c'est pas pour dire* peut se paraphraser comme : *ce n'est pas simplement pour dire (des banalités, des bêtises, des futilités...) que je dis P(x)*. L'assertion de *P(x)* est intensifiée.
- (ii) Par suite de (i), locuteur modalise souvent *P(x)* d'un point de vue axiologique, « les modalités axiologiques [...] indiqu[ant] le caractère louable ou blâmable d'un procès ou d'un jugement » (Gosselin, 2017 : 101). *P(x)* est alors senti comme marqué négativement. Dans ces cas-là, le marqueur est en quelque sorte une « précaution oratoire ». Ayant conscience du fait que *P(x)* est axiologiquement négatif, le locuteur prend la précaution de mettre en avant le caractère impératif de la nécessité de son assertion. D'où le fait que *c'est pas pour dire* soit le plus souvent antéposé à *P(x)*.

L'emploi de *c'est pas pour dire* vise donc l'interlocuteur. Le locuteur modalise son dire, mais la portée de cette modalisation est, dirait-on, perlocutoire. Ce qui explique certaines des données présentées dans la section précédente : l'emploi

majoritaire du marqueur en dialogue, son appartenance à un registre de langue plutôt familier, et le fait qu'il soit absent des corpus de presse.

C'est pas pour dire est nettement plus malaisé à gloser que les deux acceptions de *c'est pour dire*. Il est bien, *grosso modo*, paraphrasable par *Je ne voudrais pas être désagréable (mais)*, quoique la substitution ne soit pas toujours convaincante.

c) Application

Dans *P(x) c'est pour dire*, *P(x)* est souvent marqué axiologiquement comme quelque chose de négatif, ou qui pourrait être interprété comme tel par l'interlocuteur :

- Sous (26) et (30), une insulte : *on est tout de même arriérés dans notre île, et encore plus dans la tienne ; les gros connards dans l'histoire ce sont les animateurs.*
- Sous (29), un reproche : *cela fait un bon moment que tu es rentré et toujours pas de photos, ni de commentaire sur ton voyage.*

Tout se passe comme si le locuteur, conscient que son énoncé pourrait être mal accepté, mal perçu, cherchait à affirmer le besoin de le dire « malgré tout ». Son dire n'est pas futile, il est impérieux. Mais cela, même fréquent, reste contextuel. C'est bien le caractère péremptoire de l'énonciation qui reste le dénominateur commun aux occurrences du marqueur :

- Sous (27), le locuteur souligne le fait qu'énoncer *tout ça sans un mot* n'est pas anodin, insignifiant, qu'il ne s'agit pas d'une « expression ». Ce n'est pas « pour dire », ou « juste pour parler » qu'il énonce *tout ça sans un mot*, mais littéralement parce tout se passe *comme s'il ne pouvait plus parler*.
- Sous (29), le locuteur se défend que ses propos, *-tout juste si vous pourrez entrer dedans, mademoiselle*, - soient interprétés comme insinuant l'appréciation d'une surcharge pondérale.
- Sous (30), finalement, le locuteur utilise le marqueur dans le but que son interlocuteur n'interprète pas ses propos comme le fruit d'une convention sociale. C'est la nécessité de l'assertion que reflète l'emploi du marqueur : le locuteur ne peut qu'affirmer *je trouve que vous avez déjà meilleure mine* (même si ce n'est sans doute pas le cas).
- Sous (31) -une des rares occurrences du marqueur hors situation de dialogue-, le locuteur présente *je voyais bien que je leur faisais de l'effet* comme quelque chose de remarquable, d'exceptionnel. Il lève en quelque sorte les objections qu'il pourrait se faire à lui-même quant aux conclusions à tirer

du fait que *j'étais bien assis dans un fauteuil, que le mec m'a même offert une cigarette et du feu avec son briquet et qu'il m'écoutait comme si j'avais de l'importance.*

Nous dirons finalement que, par rapport à *c'est pour dire*, *c'est pas pour dire* est en quelque sorte davantage sémantisé : il est plus facile de le paraphraser, il a acquis un certain sens, même s'il ne s'agit pas d'une unité autonome. De fait, *c'est pas pour dire* dispose, sur le *Trésor de la langue française informatisé*, non d'une entrée propre, mais d'un paragraphe sous l'entrée *pour*. Il est décrit comme une « formule oratoire que l'on emploie pour prendre quelques précautions, généralement avant de distiller une médisance ». Fónagy (2006, cité par Marque-Pucheu, 2010 : 273) va dans le même sens et attribue à *c'est pas pour dire*, *mais...* le sens de *jaser*. Même si nous ne souscrivons pas à cette description pour l'ensemble des occurrences du marqueur, le fait qu'il figure dans un dictionnaire comme expression est significatif. Dans le même sens, rappelons que *c'est pas pour dire* est infiniment plus abondant dans notre corpus en emploi autonome que *c'est pour dire* : il semble bien que le sens compositionnel de cette séquence tende à se perdre au profit d'une sémantisation, d'une lexicalisation du marqueur.

Cependant, nous devons signaler que pour Péroz (2013), *c'est pas pour dire* et *c'est juste pour dire*³ auraient sensiblement le même sens dans deux énoncés comme :

- (32) C'est pas pour dire, mais il est vraiment beau.
- (33) Il est vraiment beau, enfin c'est juste pour dire.

En effet, l'opération effectuée dans les deux cas est décrite par l'auteur d'une façon similaire. Avec *c'est pas pour dire*,

« la proposition « il est vraiment beau » est donnée comme un fait que par ailleurs on préfère ne pas reprendre par une verbalisation qui l'inscrirait dans la conversation. Le locuteur catégorise la proposition « il est vraiment beau » comme un à dire potentiel, soit le terme Y' dont il déclare qu'il n'a pas lieu de le reprendre, d'où l'absence de complément au verbe *dire*. [...] L'énoncé a quelque chose de paradoxal qui fait tout son intérêt pragmatique. D'un côté le locuteur inscrit ce qu'il va dire comme à ne pas reprendre et donc hors discussion mais d'un autre côté il porte un jugement de valeur très clair qui appelle normalement une réaction de l'interlocuteur. » (2013 : 265)

3 L'auteur ne mentionne pas *c'est pour dire* seul, sans l'adverbe.

Avec *c'est juste pour dire*,

« C' reprend l'énonciation de la proposition « Il est vraiment beau » mais le « juste pour dire » la constitue comme un à dire potentiel —soit le terme Y'— qui n'est pas appelé à être repris, comme le marque l'absence de complément dans la construction prépositionnelle « pour dire ». (2013 : 266)

Bien que l'approche de Pierre Péroz soit très différente de la nôtre et s'inscrive dans une perspective monographique qui s'attache à mettre en exergue les caractéristiques sémantiques ou syntaxiques du verbe souche, on ne comprend pas bien pourquoi *c'est juste pour dire* constituerait la proposition comme un à dire potentiel (ce qui serait néanmoins envisageable en ce qui concerne *c'est pas pour dire*, à l'intérieur du cadre pragmatique paradoxal construit par le marqueur), d'autant moins que, comme le signale l'auteur, il est possible de mettre à l'imparfait le verbe du marqueur. Quoiqu'il en soit, nous ne souscrivons pas au fait que les deux énoncés auraient presque le même sens. On constate au contraire que les deux marqueurs agissent de façon opposée quant à la modalisation de $P(x)$, atténué avec *c'est juste pour dire*, mais intensifié avec *c'est pas pour dire*. D'où les enchaînements suivants :

(32a) C'est pas pour dire, mais il est vraiment beau. Moi, il me plaît beaucoup.

(33a) Il est vraiment beau, enfin c'est juste pour dire. Moi, il ne me plaît pas.

Conclusion

Les marqueurs étudiés sont tous deux des entités sémantiques chargées de positionner le locuteur par rapport à son discours (c'est le cas, de façon prototypique, avec *c'est pour dire*, quoique pas systématiquement) ou au discours d'un autre (rôle principal, mais non exclusif de *c'est pas pour dire*). Ils fournissent un commentaire sur une énonciation antérieure ou postérieure, et se caractérisent donc par la présence d'une fonction méta-linguistique par rapport au(x) discours où ils s'insèrent.

Formés en apparence sur la même souche, ils se révèlent en contexte très différents, tant quant à leur portée qu'à leur sens. *C'est pour dire* a deux variantes, dont la valeur de commentaire et la façon dont elles instruisent la prise en charge de la représentation discursive sont pratiquement opposées.

Bibliographie

- Anscombre, J.-C. (2001) : Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux, *Cahiers de praxématique*, 36, p. 1–36.
- Anscombre, J.-C., M. L. Donaire et P.P. Haillet (éds.), (2013) : *Opérateurs discursifs du français. Éléments de description sémantique et pragmatique*, Berne, Peter Lang.
- Anscombre, J.C. et Ducrot, O. (1978) : « Lois logiques et lois argumentatives », *Le Français Moderne*, vol. 46, 4, p. 347–357.
- Anscombre, J.C. & Ducrot, O. (1983) : *L'argumentation dans la langue*, Pierre Margada, Bruxelles.
- Bally, C. (1942) : Syntaxe de la modalité explicite, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2, p. 3–13.
- Brunot, F. (1922) : *La pensée et la langue*, Paris, Masson.
- Fónagi, L. (1982), *Situation et signification*, Amsterdam/Philadelphia : Johns Benjamins Publishing Company.
- Gosselin, L. (2010) : *Les modalités en français*, Amsterdam-New York, Rodopi.
- Gosselin, L. (2017) : Les modalités appréciatives et axiologiques – Sémantique des jugements de valeur, *Cahiers de lexicologie*, 111, p. 101–124.
- Haillet, P.P. (2007) : *Pour une linguistique des représentations discursives*, Duculot, Paris.
- Le Querler, N. (1998) : *Typologie des modalités*, Presses universitaires de Caen, Caen.
- Marque-Pucheu, C. (2010) : Exhaustivité et représentativité des expressions comportant dire dans locutions en français de J. Dubois et F. Dubois-Charlier, *Langages*, 179–180, p. 259–276.
- Martin, R. (1990) : Pour une approche vériconditionnelle de l'adverbe *bien*, *Langue française*, 88, p. 80–89.
- Péroz, P. (2013) : *C'est juste pour dire – Variation sémantique et régularité des opérations linguistiques dans le cas du verbe dire*, *Pratiques*, 159/160, p. 257–273.
- Rouanne, L. (2015) : Les marqueurs en *C'est (X) dire*, *Langue Française*, 146, p. 49–64.
- Rouanne, L. (2017) : *C'est dire : validation et argumentation*, in F. Lefeuve y G. Dostie (éds.), *Lexique, grammaire, discours, Les marqueurs discursifs*, Champion, Paris, p. 415–432.

- Rouanne, L (2017) : L'expression de la finalité dans le discours oral, Travaux de linguistique, 76, p. 71-90.
- Rouanne, L. et Anscombre J.-C. (2016), *Histoires de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire*, Peter Lang, Berne.

Base de données – Sites web

- FRANTEXT, ATILF – CNRS & Université de Lorraine. <http://www.frantext.fr>.
Version décembre 2016.
- Reference Sketch Engine and bibliography, <http://www.sketchengine.co.uk>

Florence Lefeuvre

Le marqueur *c'est tout dire*¹

Résumé : Dans cet article, l'auteur met en évidence que la configuration syntaxique *P, c'est tout dire* comprend deux unités prédicatives, dont l'une est résomptive (*c'est tout dire*) et subit une perte d'autonomie. Ces deux unités forment un ensemble solidaire sur le plan sémantique et sur le plan discursif (grâce à leur juxtaposition et au démonstratif *c'* dont la valeur anaphorique est problématique) : l'ensemble formé par ces deux unités est appelé "période discursive" (Pi), et reçoit la notation suivante :

Pi : UP (unité prédicative) + UR (unité résomptive)

C'est tout dire permet de renvoyer à un événement ou un état perçus comme prototypiques d'une catégorie induite et présentés comme un argument phare chargé de valider un segment précédent. Cet événement ou cet état peuvent en outre connaître une focalisation explicitée par différents procédés grammaticaux, avec la présence d'une gradation ou d'une hyperbole, ainsi que par la position de *c'est tout dire* par rapport à l'unité prédicative reprise, en ciblant un groupe de mots en particulier.

Mots clés : unité prédicative, unité résomptive, période discursive

Introduction

L'objet de cet article est d'étudier le marqueur *c'est tout dire*, pour lequel *dire* est associé à *tout* :

- (1) Vous savez, elle a bien changé, Rachel. – Changé ? répéta Roger avec un sourire dur. Et moi ? et vous ? Je me demande qui n'a pas changé. Si vous saviez tout ce que j'ai subi, Guillaume ! Je suis heureux de vous revoir, **c'est tout dire**. – Oui, dit Guillaume sans le regarder. Vous avez changé. Une autre ne vous aurait pas reconnu. (Frantext, Oldenbourg Zoé, *Les Cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun*, 1961)

C'est le cas également d'autres expressions, citons par exemple *dire tout et n'importe quoi* :

1 Nous remercions les relecteurs pour leurs remarques. Nous restons seule responsable de ce qui est écrit.